

Servanne Jollivet, *Heidegger, Sens et histoire (1912-1927)*, Paris, PUF, 2009, coll. « Philosophies », 152 p.

À partir de sa lecture des cours datant de la période de Fribourg (1919-1923) et de Marbourg (1923-1928) mais aussi d'autres textes comme le « Rapport Natorp » de 1922, Servanne Jollivet, qui est germaniste, reconstitue ici, en cent cinquante pages denses et claires, l'itinéraire intellectuel du « jeune » Heidegger, de ses premières contributions sur la logique, dès 1912, jusqu'à la publication en 1927 d'*Être et Temps*. C'est un Heidegger peu connu, plus humain et plus accessible pourrait-on dire, que découvre ainsi le lecteur français, un étudiant brillant mais travailleur, pour qui la philosophie relève d'abord d'un effort prosaïque et non de quelque inspiration fulgurante. Oui, Heidegger ne s'est pas fait en un jour ! Même en tenant compte du poids des filiations (Husserl, Rickert) ou des obédiences universitaires, comment ne pas sourire alors en découvrant que le philosophe par excellence du temps a été, dans les années 1912-1915, un fervent défenseur des « vérités supra-temporelles » (p. 17) ? Le grand homme, qui a été doctorant avant que d'être philosophe, ne devient donc pleinement lui-même qu'au prix d'un lent travail d'appropriation puis de dépassement des interrogations phénoménologiques de son époque. En l'occurrence, celles qui portent sur l'expérience de la vie, de l'Histoire et du sens, mais aussi, corrélativement, la question des questions, celle de la méthode à inventer et à réinventer pour traduire sans trahir, expliciter sans compliquer. De destructions en constitutions, d'intuitions en interprétations, de départs en retours, l'A. peint sur le vif les péripéties d'une phénoménologie post-husserlienne qui, apparemment libérée de ses présuppositions, s'abandonne au paradoxe d'un intellectualisme anti-intellectualiste, en imposant des descriptions qui, prétendument fluides, figent le temps dans les mots. D'où la nécessité pour Heidegger de temporiser une bonne dizaine d'années, non pas par ruse, mais sous la contrainte de la chose même et de la durée irrétrécissable d'une telle épreuve - ce qui est une façon de prendre acte, dans sa chair, sinon d'un relativisme indépassable, au moins de l'historicité en tant que telle - jusqu'à l'éclosion du livre de 1927.

Certes, il ne s'agit jamais pour l'A., au moment de restituer les conditions spirituelles de la genèse d'un chef-d'œuvre, de gommer les discontinuités et l'imprévisible nouveauté de la création : *Être et Temps* ne saurait être déduit ou anticipé. Des cours au livre, des conditions de possibilité de l'œuvre à son écriture effective, la continuité est indéniable mais demeure hors champ. Par ailleurs, même si l'A. réussit à nous donner l'illusion de participer « en temps réel » aux débats d'une époque riche en rebondissements théoriques, il reste toujours clair, à ses yeux comme aux nôtres, que c'est à la lueur d'*Être et Temps* que les textes de jeunesse prennent tout leur éclat. La lecture est donc pleinement assumée comme rétrospection, ce qui permet ici de ne jamais fausser ou forcer l'interprétation des cours, sans pour autant sous-estimer leur puissance toujours intacte d'interpellation. Puissance vive et pas seulement potentialité morte puisqu'en regard des percées d'avant 1927, *Être et temps* peut même apparaître *in fine*, soit comme l'esquive opportune d'un questionnement infini et d'une temporisation inhumaine, soit comme une façon inouïe et encore impensée d'y mettre fin.

Pensons, en tout cas, à dire « merci » à Servanne Jollivet qui a su trouver le ton juste pour rouvrir la voie des études heideggériennes et la rendre si fréquentable. Ajoutons que ce livre peut aussi valoir comme un judicieux manuel de déconstruction, et donc être très utile aux étudiants, à condition toutefois, qu'à l'instar de l'A., germanistes et non-germanistes évitent tout jargon.

Alain PANERO.